

dans l'inscription à un stade « tribal ». Il apparaît clairement aussi que la notion d'*interpretatio* est mal comprise, que l'homogénéité des panthéons recréés ne distingue pas, comme le suggère l'auteur, entre dévots « romains » (*i.e.* devenus citoyens romains) et pérégrins « non-romains » qui auraient chacun leurs dieux propres ; par ailleurs le rôle de l'armée romaine dans ces processus religieux est largement surévalué quand on imagine que, dans le « grand sanctuaire » batave d'Empel, ce seraient les soldats qui auraient introduit la pratique votive. L'auteur semble également ignorer le rôle du sanctuaire en tant que « central place » de l'époque de l'indépendance ainsi que son rôle et celui d'Hercule Magusanus dans le processus d'ethnogenèse des Bataves, processus entièrement aux mains des élites bataves avant et après la conquête. Si réellement ce ne sont pas les élites locales qui ont introduit ce rituel du vœu dans les règles de fonctionnement religieux de leur *civitas*, se poserait alors la question de savoir comment la pratique votive, si unanimement répandue dans l'ensemble des territoires sous domination romaine, s'est introduite dans les régions sans occupation militaire. On pourrait revenir aussi sur les divinités féminines honorées en nombre par les troupes issues de Germanie inférieure et dont l'auteur extirpe deux cas pour en faire une exception qu'il tente de justifier (p. 231) sans percevoir la caractéristique germanique commune à ces dévotions. Les questions d'onomastique, divine ou humaine, ne sont pas creusées et la bibliographie ne révèle même pas l'étude qu'Anthony Birley a consacrée aux anthroponymes attestés à Vindolanda. Ailleurs, à propos de la question de l'alphabétisation, Haynes (p. 335) rejette sans argumentation valable l'interprétation des sceaux retrouvés en nombre sur les sites, notamment religieux, comme le signe d'un usage des tablettes d'écriture et notamment des tablettes de *nuncupatio*. Il ne « croit » pas à cet indice d'alphabétisation et de romanisation car il imagine que les sceaux servaient à sceller des sacs de monnaie. On aimerait davantage qu'une opinion personnelle de collègue pour asseoir cette curieuse hypothèse : en effet, cela impliquerait notamment que les dévots jetaient dans les sanctuaires des sacs de monnaie plutôt que de pratiquer la *iactatio stipis* bien avérée en de nombreux endroits. Quant à la latinisation, il faut bien qu'elle se soit répandue, grâce ou non à l'armée romaine, pour que les invasions germaniques aient trouvé devant elles une population latinisée qui a latinisé les conquérants. – Au total donc, un ouvrage très riche mais qui ne comblera pas les attentes de ceux qui voudraient disposer d'une étude précise et rigoureuse des troupes auxiliaires dans un cadre déterminé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel REDDÉ (Ed.), *De l'or pour les braves ! Soldes, armées et circulation monétaire dans le monde romain*. Actes de la table ronde organisée par l'UMR 8210 (AnHiMa) à l'Institut national d'histoire de l'art (12-13 septembre 2013). Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 287 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 69). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-117-1.

Cet ouvrage collectif est issu d'une table ronde organisée en 2013, en vue « d'examiner la manière dont les soldats étaient payés, de la République à l'Antiquité tardive,

le monnayage et les métaux utilisés, les procédures et les circuits de distribution de la solde, les paiements en nature, les *donativa*, tout ce qui, en somme, touche à la rétribution ordinaire et extraordinaire des troupes ». Dans le texte introductif, J. Andreau définit le cadre institutionnel des distributions de numéraire aux troupes. Il se penche sur les problèmes pratiques de transfert de la monnaie et retient au final trois modèles : le transport matériel d'espèces, les opérations de compensation et la *permutatio*, « une sorte de lettre de crédit permettant de transférer des fonds sans portage d'espèces ». L'ouvrage proprement dit explore trois axes : l'administration des paiements, les modes de paiements, et les *donativa*. B. Rossignol examine de manière extrêmement fouillée la mise en place progressive des rouages complexes de l'administration financière et l'installation des procureurs financiers en insistant sur le rôle majeur du personnel subalterne. M. Speidel revient sur son modèle désormais classique d'évolution de la solde en fonction du grade (1992) et tente de démonter les critiques de son système, émanant de R. Alston et P. Le Roux. Deux textes présentent des points de détail : les comptes du procureur de Syrie et l'alimentation en numéraire des troupes stationnées à Doura (P. Cosme) et la ration mensuelle d'un cavalier égyptien (H. Cuvigny). De son côté, J.-M. Carrié s'interroge sur le montant de la solde à l'époque tétrarchique en se fondant sur l'*Edictum de pretiis* et les papyrus de Panopolis. Il montre les changements dans la distribution de la solde par la fourniture gratuite de l'annone et d'armes, par des *donativa* en métaux précieux (vaisselle, objets de prestige), ou d'une autre nature (vêtements). La deuxième partie du volume concerne les modes de paiements. St. Martin examine la solde des auxiliaires de la fin de la guerre sociale à la fin du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. et tente d'en retrouver la trace physique dans les frappes de « deniers gaulois » (des monnaies d'argent de métrologie romaine mais portant des types locaux). Il exclut toutefois que la présence massive de telles monnaies puisse servir à déterminer la présence de troupes auxiliaires, comme on l'a souvent supposé. De son côté, J. van Heesch, dans un texte important, aborde le problème du paiement de la solde dans les provinces orientales d'Auguste à Commode. Il tente de répondre à la question de savoir en quelle(s) dénomination(s) était réglée cette solde. Il relève d'une part la relative faiblesse quantitative des frappes d'argent issues des ateliers « provinciaux » d'Orient, en insistant sur la considérable différence de titre en métal fin alors que les masses sont proches. Il montre d'autre part que les frappes sporadiques d'or et d'argent venant des ateliers impériaux et provinciaux d'Orient ne couvraient pas l'ensemble des besoins. J. van Heesch insiste également sur la production à Rome de dénominations typiquement orientales (cistophores, didrachmes et drachmes) qui devaient dès lors être envoyées dans la *pars orientis*, mais les trouvailles locales montrent la circulation des *aurei* et deniers impériaux de Rome et de Lyon. L'examen des données littéraires, papyrologiques et épigraphiques confirme l'origine « romaine » de la solde même si, occasionnellement, une partie de cette solde était payée en monnaie locale. Seule l'Égypte échappe partiellement à ce modèle de diffusion : à part les *aurei*, les dénominations extérieures ne pénètrent pas ce système fermé. Traitant en partie de la même époque, mais pour la *pars occidentis*, D. Wigg revisite les finances militaires et les problèmes liés à l'alimentation en numéraire des troupes. Il fonde son raisonnement sur les monnayages de Domitien, dont les monnaies sont bien datées, et de Septime Sévère, à cause de ses réformes touchant au paiement de la solde. La question demeure toujours la même : en quelles

dénominations le soldat « de base » recevait-il sa paie ? Certaines trouvailles montrent que l'or n'intervient que de manière très limitée ; du reste, à partir d'exemples bien datés (Haltern, Kalkriese et Pompei), D. Wigg montre que le bronze a joué un rôle important dans le paiement de la solde. S'il est globalement beaucoup plus fréquent en nombre d'individus, la valeur libératoire de l'*aes* ne représente pourtant que 7 % du stock monétaire. Son impact important est lié à sa rapide vitesse de rotation, au contraire des métaux précieux. D. Wigg montre à partir de trois exemples bien documentés (la Bretagne, le Rhin et le Danube) que l'alimentation en monnaies de bronze est intimement liée aux activités militaires. Son argumentation, fondée sur des graphiques établis en fonction de la date annuelle de frappe, est particulièrement convaincante. Il démontre ainsi que la solde des troupes, gérée par l'administration plutôt que par des *nummularii* privés, était un facteur majeur dans l'approvisionnement en monnaies de bronze des provinces, même si l'arrivée de lots importants de monnaies fraîches correspond dans plusieurs cas à la réorganisation provinciale consécutive aux opérations militaires (par exemple en Bretagne en 86/87 ou sur le Rhin en 91/92). V. Drost et Fr. Planet détaillent les témoignages numismatiques (trésors d'or, en tout ou en partie, importante « encaisse » de deniers d'Albinus, dépôts funéraires associés à des armes, charniers) de la bataille qui opposa Clodius Albinus à Septime Sévère à Lyon en 197. Le troisième et dernier volet de l'ouvrage traite des *donativa* : R. Laignoux examine la multiplication et la « cérémonialisation » des distributions exceptionnelles à la fin de la République. Rares au début de la période, les gratifications triomphales se multiplient après la deuxième guerre punique, et plus encore après Sylla. Après l'époque de César, l'auteur parle même de « banalisation » des distributions exceptionnelles : elle ne relève pas moins de vingt-deux occurrences entre 44 et 29 av. J.-C. L'auteur s'interroge sur le moment des dons et note que treize distributions ont été effectuées avant une bataille, pour s'assurer de la fidélité des troupes plutôt que pour les récompenser de leurs services ; six distributions ont été faites avant une mutinerie. Globalement, les moments choisis pour les distributions des années 44-29 av. J.-C. confirment la déconnection entre les primes exceptionnelles et les victoires militaires. Du reste les montants sont très variables ; ils sont habituellement remis en la présence du donateur sous une forme ritualisée comprenant des discours et des actes religieux. R. Laignoux insiste sur les objets non monétaires accompagnant les dons, et développe de manière remarquablement documentée l'hypothèse de distribution d'intailles portant les effigies des *imperatores*. Qu'elles soient en pierres semi-précieuses ou réalisées en pâte de verre, certaines constituent de véritables productions en série, Octavien dominant largement la production. Fl. Kemmers revient sur la thématique des monnaies distribuées aux légions. L'année 71 est marquée par l'abondance du numéraire émis à Rome ou à Lyon. Ce phénomène donne la possibilité d'étudier la répartition géographique du monnayage de bronze en fonction de la thématique. L'auteur montre ainsi que l'Italie favorise une iconographie glorifiant la Paix et la Concorde. Sur le Rhin, c'est *Victoria*, *Securitas* et *Aequitas* qui sont mises en valeur. En Angleterre, finalement, c'est l'image d'un aigle sur un globe, un symbole militaire, qui prédomine. Le phénomène se marque moins pour ce qui est de l'argent car la circulation est envahie par les anciens deniers républicains, ce qui laisse supposer à Fl. Kemmers qu'au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., les troupes reçoivent généralement du bronze nouvellement frappé et de vieilles dénominations

d'argent. S. Estiot aborde finalement la logistique fluviale et maritime des campagnes militaires impériales, de Marc Aurèle à Probus. Elle note l'existence de deux iconographies numismatiques parallèles réservées à des dénominations festives : l'une fluviale (ponts de bateaux), l'autre maritime (galère amirale). Un important corpus monétaire est mis à contribution. L'ouvrage s'achève sur quelques pages de conclusions, dues à la plume de M. Christol.

Jean-Marc DOYEN

Manuela MIRSCENZ, *Fließende Grenzen. Studien zur römischen Kaiserzeit im Ruhrgebiet*. Rahden, Marie Leidorf, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm, IV-226 p., 13 pl., 36 fig. (BOCHUMER FORSCHUNGEN ZUR UR- UND FRÜHGESCHICHTLICHEN ARCHÄOLOGIE, 6). Prix : 49,80 € (relié). ISBN 978-3-86757-286-6.

Sous le titre poétique de *Fliessende Grenzen* se cache une très sérieuse dissertation soutenue à Bochum en 2013. Sérieuse et fort intéressante. La région concernée, l'entre Rhin, Lippe, Ruhr et Wupper, est importante, stratégique même car la « Hellwegstrasse » constitue un axe de circulation et de pénétration vers la *Germania*, de tout temps. Ce n'est pas par hasard que Drusus a établi sur la Lippe ses camps de départ pour la conquête de la Germanie vers 12 av. n.è. Durant tout l'Empire, après l'abandon de la rive droite et la fixation sur le Rhin du *Limes*, la rive gauche constitue, au départ des camps légionnaires et auxiliaires rhénans, un foyer de romanisation des plus actifs dans le Nord de la Gaule. Mais que se passe-t-il sur la rive droite qui fut durant vingt ans partie intégrante de la nouvelle province de Germanie installée par Auguste ? Peut-on concrètement comprendre les « römisch-germanischen Beziehungen » de part et d'autre du fleuve sur la durée de l'Empire ? La question des témoins de la romanité en Germanie libre et des influences de la germanité en Gaule du Nord interpelle les historiens et archéologues depuis longtemps et a suscité à certaines périodes noires de notre histoire récente des interprétations idéologiques lourdes de conséquences. Il faut saluer le courage de Manuela Mirschenk pour affronter une question aussi épistémologiquement chargée. Et sa réussite dans l'objectivation des données de terrain, la maîtrise de la bibliographie, la connaissance du contexte. Esprit critique et relativisation dans l'interprétation de la culture matérielle lui permettent de prendre ses distances par rapport à des courants toujours influents en Allemagne qui entendent valoriser « la résistance de la Germanie libre à l'influence romaine ». Le fait d'avoir circonscrit un territoire limité mais stratégique, lui a offert la possibilité d'un travail de fond dans l'inventaire des sites concernés, du matériel mis au jour, de l'analyse comparative. La culture de la rive droite du Rhin entre Lippe et Wupper apparaît dès lors tout sauf uniforme. Un « ambivalentes Bild » pour une société « in Bewegung ». Le « Germanisches Kulturkreis » homogène, cher aux années 1930, fait place ici à une culture multiforme, où les influences romaines sont bien présentes avec des dynamiques constantes et ouvertes, de même que, à mesure que les siècles passent, des éléments germaniques se retrouvent dans la culture matérielle et funéraire de la rive gauche. À la fin de l'Empire, il est difficile d'identifier une culture « d'origine » dans le matériel des tombes. La mixité polyculturelle est relayée par un recrutement militaire polyethnique. Avec des réflexions sociologiques bienvenues sur le fait qu'un soldat romain d'origine germanique ne cultive pas